Document généré le 18 juil. 2025 08:11

International Review of Community Development
Revue internationale d'action communautaire

Seules et âgées en milieu urbain : une enquête auprès de Montréalaises de trois groupes ethniques

Older women alone in the urban milieu: a study of Montrealers of three ethnic groups

Solas y ancianas en la ciudad: una encuesta entre montrealesas de tres grupos étnicos

Deirdre Meintel et Mauro Peressini

Numéro 29 (69), printemps 1993

La solitude et l'isolement. La structuration de nouveaux liens sociaux

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1033714ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1033714ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Lien social et Politiques

ISSN

0707-9699 (imprimé)
2369-6400 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Meintel, D. & Peressini, M. (1993). Seules et âgées en milieu urbain : une enquête auprès de Montréalaises de trois groupes ethniques. *International Review of Community Development / Revue internationale d'action communautaire*, (29), 37–46. https://doi.org/10.7202/1033714ar

Résumé de l'article

Notre étude porte sur les pratiques et les discours d'une soixantaine de femmes âgées, célibataires, veuves ou divorcées, appartenant à trois groupes d'origine : québécois de souche française, portugais et italien. Nous analysons les similitudes et les différences entre ces trois groupes de femmes (dont la plupart vivent seules) en ce qui a trait à leurs rapports avec le milieu social et avec la famille et à la signification qu'elles attribuent à leur mode de vie. En particulier, nous examinons des thèmes tels que la solitude, l'isolement et l'autonomie.

Tous droits réservés © Lien social et Politiques, 1993

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Seules et âgées en milieu urbain : une enquête auprès de Montréalaises de trois groupes ethniques

Deirdre Meintel et Mauro Peressini

La solitude est souvent présentée comme un malheur de la modernité, une pathologie associée à d'autres conditions sociales telles que l'urbanisation, la vieillesse et le célibat, et aggravée par des facteurs comme la pauvreté et la marginalité. Cependant, selon Hannoun (1991), qui fonde ses constats sur une enquête auprès de 2500 Français « représentatifs » de la population nationale, « se sentir seul » est aussi le fait de ruraux, de jeunes, de personnes qui vivent en couple. Les deux tiers des gens que Hannoun dit « solitaires » (parce qu'ils « se sentaient seuls ») avaient moins de 65 ans, et environ un tiers étaient mariés ou cohabitaient en couple. Certains auteurs, d'ailleurs, sont d'avis que la solitude est un état « normatif », voire normal, de l'individu contemporain. Marc Augé, par exemple, considère que le passage constant à travers des espaces anonymes, qu'il appelle « non-lieux », est « une composante essentielle de toute existence sociale » aujourd'hui, de sorte que, de nos jours, « c'est dans l'anonymat du non-lieu que s'éprouve solitairement la communauté des destins humains » (Augé, 1992 : 150). Selon cet auteur, il y aura bientôt place, « malgré la contradiction apparente des termes, pour une ethnologie de la solitude » (*ibid.*). Cette étude se veut une contribution modeste à cette ethnologie-en-devenir.

Le vieillissement des populations pluriethniques, telles la française et la canadienne, est devenu un centre d'intérêt pour les intervenants sociaux, et plus récemment pour les chercheurs, ce qui a donné lieu à une série de publications sur ce thème[1]. La solitude que peuvent ressentir les immigrés âgés, hommes ou femmes, est très souvent évoquée (voir par exemple Claude, 1991-1992 ; Cunha, 1990 ; Khamvongsa, 1990). Pourtant, il s'agit d'un domaine peu connu et encore moins conceptualisé (Samaoli, 1991), et l'on commence à peine à différencier les catégories et facteurs pertinents à la question de la solitude. Ainsi, certains réfugiés arrivés à un âge déjà assez avancé n'auront pas d'expérience de travail salarié dans le pays où ils s'établissent — souvent à l'aide de leurs enfants adultes — et risquent de ne

jamais apprendre la langue de ce pays (Khamvongsa, 1990, donne l'exemple des Cambodgiens en France). De même, des migrants célibataires n'ont jamais eu d'entourage familial dans le pays où ils ont travaillé longtemps, ni les moyens de retourner sans honte dans leur pays d'origine ; c'est le cas de nombreux Maghrébins établis en France (Samaoli, 1990, 1991). On trouve aussi des personnes âgées seules dont la famille a éclaté depuis la migration ou l'exil, ainsi que des individus qui ont perdu leur conjoint par décès ou par rupture conjugale, et qui se retrouvent seuls par choix ou par nécessité.

Notre étude se base sur une recherche comparative[2] menée auprès de femmes veuves ou divorcées ayant dépassé la soixantaine, d'origine italienne, portugaise et franco-québécoise. En l'abordant, nous étions d'avis, comme Rosenthal (1983), qu'il ne faut pas supposer a priori que les personnes âgés jouissent, dans les groupes immigrés et minoritaires, d'un statut et d'un soutien « meilleurs » que chez les majoritaires. En même temps, nous croyons qu'on aurait tort d'attribuer d'avance une solitude problématisée à toute population immigrée et âgée. Nous reprenons en somme l'affirmation de Hannoun, d'ailleurs fort justifiée par les résultats de notre enquête, selon laquelle il existe « plusieurs solitudes », qui ne sont pas toujours négatives du point de vue des individus concernés (1991 : 15).

Avant d'aller plus loin, il importe de faire quelques précisions de vocabulaire. Pour Hannoun (1992), on l'a vu, les « solitaires » sont ceux qui « se sentent seuls ». Cet auteur insiste sur la distinction entre l'isolement (fait de vivre seul) et la solitude : « L'isolement n'est pas en soi un facteur de solitude. Il le devient quand aucune des solidarités qui l'entourent ne vient l'édulcorer » (p. 69). Il est intéressant de rappeler que le mot « solitude » signifiait à l'origine, au treizième siècle, « l'état d'un lieu désert » (*Petit Robert*). Dans cette image évocatrice, solitude connotait isolement, mais pas nécessairement angoisse. Il convient donc de distinguer l'isolement, c'est-à-dire l'absence de contact avec d'autres êtres humains, de la solitude, l'expérience subjective d'être seul. De plus, on peut discerner deux types d'isolement, l'isolement « objectif », caractérisé par l'absence de contact, et l'isolement « subjectif », où le contact existe mais reste insatisfaisant pour l'individu. La solitude, qu'elle soit imposée par l'isolement (subjectif ou objectif), ou voulue et même recherchée, peut représenter, diversement, une épreuve, un fardeau, une forme de sécurité. On peut la vivre avec angoisse (connotation de l'anglais « loneliness »), avec soulagement, ou même comme une libération. Dans cet exposé, nous approfondirons les expériences de l'isolement et de la solitude telles qu'elles sont vécues par des femmes de trois origines nationales différentes.

L'enquête

Cette recherche a été menée à l'aide d'entrevues[3] réalisées dans la langue maternelle des interviewées et comportant des questions ouvertes sur leurs conditions de vie, notamment sur leurs rapports avec leur espace de vie (habitation, quartier, ville) et avec leur famille. De plus, nous avons cherché à comprendre la signification qu'elles attribuent à leur mode de vie.

Certains des thèmes que nous cherchions à explorer, tels que la vie familiale et la situation financière, supposaient une très grande confiance de la part de nos interlocutrices. Il nous a donc fallu procéder par l'approche « boule de neige » pour rejoindre des femmes qui accepteraient d'être interviewées. Nous nous sommes servis des entrevues, non pas tant pour accumuler des données au sens quantitatif, que pour connaître un certain nombre d'études de cas qui s'éclaireraient les unes par les autres. Il en est allé de même, d'ailleurs, pour les comparaisons entre les trois groupes ethniques. Étant donné le nombre réduit de personnes interviewées et le caractère intime et détaillé des données recueillies, nous avons cherché à mieux comprendre chacun des groupes par l'étude des deux autres.

Dans ce qui suit, nous examinerons comment des thèmes tels que la solitude, l'isolement, la sécurité et l'autonomie apparais-

sent dans le discours de ces femmes. À l'origine, l'enquête s'orientait vers les immigrées; la décision d'interviewer des francophones nées au Québec nous a permis de mieux saisir l'impact de l'âge et de la classe sociale sur leur mode de vie. Par la suite, la comparaison entre les Québécoises et les immigrées s'est révélée intéressante en ce qui concerne l'isolement, puisque celui-ci semble prendre des formes différentes dans les deux groupes.

Vingt femmes de chaque origine ont été interviewées. La plupart avaient plus de 65 ans. Précisons que les femmes sélectionnées étaient physiquement autonomes, c'est-à-dire capables de faire ou de gérer elles-mêmes les démarches quotidiennes nécessaires à leur survie dans des conditions jugées acceptables par elles. Aucune ne vit dans la misère, mais toutes sont de milieu modeste et vivent avec des moyens limités. Les Franco-Québécoises voyagent rarement à l'extérieur du Québec. De leur côté, plusieurs des Italiennes et des Portugaises se sont permis des vacances dans leur pays d'origine au cours des années récentes.

Eu égard à la sélection des répondantes, un obstacle méthodologique presque incontournable s'est présenté : la difficulté de rejoindre les femmes les plus isolées. Nous avions entendu parler avant l'enquête de femmes qui ne sortaient jamais, de femmes immigrées dont la famille empêchait tout contact avec l'extérieur, parfois en leur enlevant leur pension de vieillesse ; cette réalité est également apparue dans les entrevues. Nous avons essayé de compenser en partie l'impossibilité de rejoindre ces femmes en posant aux interviewées quelques questions au sujet des femmes de leur âge qu'elles connaissaient. Nous reconnaissons cependant que l'absence des femmes les plus isolées limite la portée de nos données. Par contre, le fait que nous ayons dû compter sur certains groupes et associations[4] pour nos premiers contacts avec les trois groupes nous a permis de mieux comprendre leur apport aux femmes qu'ils desservent.

Les groupes étudiés

Précisons davantage le portrait des femmes des trois groupes. Les Portugaises, toutes veuves, sont concentrées autour du milieu de la soixantaine, sauf cinq, sensiblement plus âgées, qui ont de 74 ans à 81 ans. Elles sont devenues veuves après de longues années de mariage (quarante à cinquante en général) ; aucune n'est célibataire ou divorcée. Toutes ont un ou plusieurs enfants adultes à Montréal. La majorité sont arrivées avant l'âge de la retraite. Elles ont donc, pour la plupart, travaillé sur le marché, le plus souvent dans des usines de vêtements ou comme femmes de ménage. Quelques-unes ne sont venues au Canada qu'une fois veuves, habituellement à la demande d'une fille adulte. Plusieurs ont été la gardienne des enfants d'une de leurs filles pendant un certain nombre d'années.

Elles sont peu scolarisées, ayant fait quatre ans d'études ou moins. C'est le maximum qu'offraient à l'époque les écoles en milieu rural. L'une des femmes raconte avoir fait quatre ans d'études parce qu'elle avait gagné lorsque sa famille avait tiré au sort pour choisir lequel des enfants irait à l'école, coutume alors fort répandue, dit-elle. Plusieurs des Portugaises sont analphabètes, mais elles ont appris à écrire leur nom depuis leur arrivée, « pour pouvoir signer des chèques » ; l'une raconte avec fierté qu'elle est en train d'apprendre à écrire afin de pouvoir envoyer des lettres à sa fille.

Sur le plan économique, presque toutes qualifient leur revenu d'adéquat bien que limité. Pour la majorité, le loyer représente la dépense majeure, suivi du téléphone, qu'elles jugent essentiel, surtout pour le contact avec leurs enfants adultes de la région de Montréal. Souvent, elles insistent sur la simplicité de leur train de vie pour expliquer l'absence de sérieux problèmes économiques : elles ne mangent pas au restaurant, ne reçoivent que rarement, confectionnent leurs vêtements elles-mêmes... Le seul luxe important que la plupart se permettent serait un voyage au Portugal. La majorité y sont allées en visite au moins une fois au cours des cinq dernières années ; quelques-unes voudraient le faire plus souvent mais ne le peuvent pas, faute de moyens. Celles qui n'ont plus de famille à voir au Portugal tendent à faire des voyages en Amérique du Nord, soit des excursions de groupe, soit des séjours auprès de leurs enfants qui habitent ailleurs. Aucune ne dépend financièrement de ses enfants, sauf une, venue à un âge tardif et qui doit compter sur sa fille quand sa pension portugaise met du temps à arriver.

Notons qu'à leur arrivée les Portugaises étaient généralement dans la quarantaine, sinon plus âgées. Plusieurs ont été parrainées, avec leur mari, par un enfant adulte déjà installé au Québec. D'autres encore sont venues, étant déjà veuves, à la demande d'un de leurs enfants. Aussi ces femmes parlent-elles français avec difficulté (plusieurs suivaient des cours de français au moment de l'enquête) ; cet apprentissage tardif a été rendu plus difficile par leur bas niveau

de scolarité et, dans plusieurs cas, par le fait qu'elles n'ont pas travaillé à l'extérieur, mais plutôt comme gardiennes de leurs petits-enfants.

Les Italiennes, pour la plupart encore dans la soixantaine, sont arrivées au Canada à un âge moins avancé que les Portugaises, au cours des années cinquante[5]. Généralement plus à l'aise en anglais (ou, plus rarement, en français) que ces dernières, elles ont travaillé sur le marché, du moins pendant quelque temps. Presque toutes originaires de milieux paysans du sud de l'Italie, elles sont peu scolarisées, sauf une ; en fait, plusieurs sont analphabètes. Parmi elles se trouvent des veuves (la majorité), deux divorcées et une célibataire, ainsi que deux femmes dont le mari avait émigré d'Italie, les abandonnant avec des enfants à leur charge. De fait, les Italiennes associent l'émigration des hommes à la peur d'être abandonnées, si bien que plusieurs invoquent cette peur pour expliquer leur décision d'émigrer avec les enfants.

Les Italiennes, comme les Portugaises, vivent surtout de leur pension de vieillesse canadienne ; quelques-unes touchent aussi une petite pension italienne, mais il est rare qu'elles reçoivent une pension à travers leur mari décédé. Elles aussi invoquent la simplicité de leur mode de vie comme conséquence de leurs moyens limités. Plusieurs disent s'abstenir d'aller chez le dentiste, à cause de la dépense que cela représente.

Quant aux Québécoises, elles sont un peu plus âgées que les immigrantes, puisque la plupart ont plus de 70 ans. (Notons qu'à cause de l'histoire de migration des Italiennes et des Portugaises, il y a relativement peu de femmes de plus de 80 ans dans ces deux groupes.) Nous avons sélectionné les Québécoises en fonction de leurs origines populaires, afin de faciliter les comparaisons avec les immigrées touchées par l'enquête. Plusieurs ont migré d'un village rural québécois vers Montréal et sont venues en ville à l'âge adulte ; une femme a passé quelques années de sa jeunesse aux États-Unis. Les autres ont grandi dans les quartiers populaires de Montréal. La majorité venaient de familles nombreuses, comptant jusqu'à dix-sept enfants dans un des cas. On dénombre cinq célibataires, une divorcée et une femme qui s'est séparée de son mari vers la fin de la cinquantaine. Par rapport aux immigrées, les Québécoises sont un peu plus scolarisées (elles ont normalement six ou sept ans d'études) ; aucune n'est analphabète et l'une a une formation de travailleuse sociale.

Toutes ont eu une expérience de travail sur le marché, pendant de très longues périodes dans la plupart des cas ; certaines ont été employées en usine, d'autres dans des métiers de col blanc (caissière, vendeuse de chaussures, standardiste...) ou de col rose (cuisinière). La plupart de ces femmes vivent actuellement de leur pension de vieillesse et de leurs économies, de sorte que leur niveau de vie se compare à celui des immigrées interviewées. Presque la moitié ont connu des périodes de grandes difficultés économiques dans le passé, fait qui rapproche encore plus leur expérience de vie de celles des immigrées, pour qui la période d'installation au Québec a été assez dure.

La solitude choisie

La plupart de nos interlocutrices québécoises et portugaises habitent un appartement loué. Quatre Franco-Québécoises habitent dans un HLM, ainsi qu'une Italienne. Bon nombre des Italiennes habitent la maison achetée du vivant de leur mari, de même que quelques-unes des autres groupes. Dans certains cas, les dépenses et les travaux occasionnés par la maison représentent un fardeau. Presque toutes les immigrées disent avoir vécu dans des conditions insalubres (chauffage déficient, coquerelles, peinture défaite) au début de leur séjour à Montréal, subissant une situation souvent bien pire que dans leur pays d'origine. Aujourd'hui, pourtant, la grande majorité d'entre elles se disent contentes de leur logement, qui est le plus souvent un lieu où elles habitent depuis longtemps.

Dans tous les groupes, les femmes interviewées expriment en très grande majorité une nette

préférence pour le fait de vivre seules. Seulement quatre Italiennes et deux Portugaises (contre aucune Franco-Québécoise) habitent avec un enfant adulte. Cette préférence s'exprime encore plus fortement chez les immigrantes puisque, pour elles, vivre seules représente une option assez récente, en outre associée à une liberté individuelle qu'elles auraient trouvée incompatible avec leurs devoirs de mère et d'épouse aux étapes antérieures de leur vie, comme nous le verrons plus loin.

Que la maison constitue une zone de liberté personnelle, cela semble être tenu pour acquis par les femmes nées au Québec. D'ailleurs, le cas exceptionnel de Mathilde, veuve de 60 ans, en témoigne. Son propriétaire, qui habite à l'étage au-dessous, s'arroge le droit de pénétrer dans son appartement quand il veut et y loge sa bibliothèque. « Je ne me sens pas chez moi » dit-elle. Elle compte déménager prochainement. De toute façon, plusieurs des Québécoises vivent seules depuis longtemps, qu'elles soient célibataires (quatre) ou bien séparées (deux).

Par contre, chez les Portugaises et les Italiennes, le fait de vivre seule est le sujet de discours éloquents. Dans ces groupes, vivre seule est associé surtout au veuvage, qui s'est produit assez tardivement pour la majorité. Il semble que, pour les Portugaises et les Italiennes, le choix de vivre seule représente une nouvelle option par rapport aux traditions de leur pays d'origine (où, on doit le souligner, le mode de vie des personnes âgées évolue aussi). Pouvoir être libres de leurs faits et gestes sans se sentir coupables envers leur famille représente un acquis récent pour ces femmes. Par exemple, Paola habite un étage de la maison qu'elle avait achetée avec son mari il y a treize ans. (Son fils adulte occupe un appartement dans la maison avec son épouse.) Elle chérit son intimité tout en essayant de respecter celle de ses enfants :

Je veux ne jamais vivre avec eux. Je veux me coucher quand je veux, manger ce que je veux, faire ce que je veux [...] Quand je vais chez mon fils, je fais un effort pour ne pas me mêler à leur façon de faire les choses (Italienne, 70 ans, veuve depuis trois ans, arrivée au Québec en 1988).

De tels propos abondent dans les récits des immigrées. Elles invoquent la liberté de gérer leur vie à leur gré, les avantages pratiques, l'intimité personnelle, le calme...

Je pense que quand je dois préparer mon souper, pour une personne, ce n'est pas difficile, tandis que si j'avais une famille nombreuse... Bien sûr que tu te sens seule des fois, mais c'est aussi bien d'avoir ton intimité. [...] Ils [son fils et sa bru] voulaient que j'habite avec eux, mais moi je n'aime pas l'idée de vivre ensemble. Ça ne me dérange pas que ce soit sur la même rue ou dans le même immeuble, mais je veux avoir mon propre appartement. Privé (Caterina, 78 ans, veuve depuis 1953, née en Italie, arrivée au Québec en 1956).

J'aime beaucoup vivre seule [...] Je passe la journée à lire ma bible... je tricote [...] C'est une place calme. Les voisins sont gentils et ne te dérangent pas [...] Je suis une personne tranquille, je n'aime pas quand les voisins se mêlent de tes affaires (Carmella, 68 ans, née en Italie. Habite une HLM pour les personnes âgées).

Plusieurs immigrantes ont fait l'expérience de vivre avec l'un de leurs enfants et sont maintenant contentes de vivre seules, comme cette veuve, qui est arrivée à Montréal où habitait sa fille en 1975 :

Je suis restée neuf ans avec ma fille. Je vivais chez elle avec mon mari ; je suis restée pendant le temps que ma fille travaillait et avait besoin de mon aide pour la maison, mais après, je me suis arrangée pour avoir mon appartement à moi [...] pour éviter de les embêter. Ma fille voulait que je reste, mais je voulais vivre seule parce que j'ai ma vie à moi. Quand on vit dans la maison de quelqu'un, on ne peut pas faire tout à sa façon. Comme ça, je mange quand je veux, je mets tout dans la maison à ma façon (Susana, Portugaise, 81 ans, veuve depuis 1946).

Pour plusieurs immigrantes, le désir d'avoir un espace à soi se mélange avec la crainte de gêner leurs rapports avec leurs enfants et d'être rejetées par eux :

J'ai essayé de vivre avec mes enfants [...] j'ai habité avec une de mes filles pour environ trois ans [après la mort du mari] [...] Mais ce n'était jamais ma maison. Je me sentais pire, plus perdue encore [...] Après quelque temps, je me suis installée dans l'appartement en haut [...] Maintenant, je ferme ma porte et je peux faire ce que je veux. C'est privé. J'ai même acheté un lit qui s'ajuste tout seul pour ne pas avoir à déranger mes enfants [...] Je veux être sûre de ne pas dépendre de personne. Je ne veux pas être jetée dans la rue. Mes enfants me disent que je ne devrais pas penser comme ça, mais moi je leur dis, un jour je pourrais être au lit, et cela vous dérangerait [...] J'engagerais une dame pour venir me soigner [...] je ne dois pas demander de l'aide de personne, même pas mes enfants, ni ma sœur (Lucia, 70 ans, Italienne, veuve depuis 23 ans, arrivée au Québec en 1958. Elle habite le haut d'un duplex et sa fille, mariée, vit au rez-de-chaussée avec sa famille).

En effet, les immigrées âgées invoquent autant les besoins de leurs enfants que les leurs pour expliquer qu'elles préfèrent vivre seules. Une veuve portugaise affirme en riant qu'elle aime regarder la télévision seule et ne sait pas comment elle a pu être mariée et mère de quatre enfants. Elle a habité avec un fils marié pendant quelque temps après son arrivée au Canada et va encore passer des fins de semaine chez lui, mais ajoute :

Je ne reste jamais très longtemps parce que j'ai peur qu'ils se fatiguent de moi, et pour moi, leur amitié est tout dans le monde (Fernanda, 70 ans, arrivée au Québec en 1963 après la mort de son mari).

Plusieurs Portugaises et plusieurs Italiennes soulignent les bénéfices qu'apporte à la famille le fait qu'elles vivent seules. Un choix qui, selon les traditions de leur pays d'origine, pourrait être attribué à l'individualisme de leurs enfants ou au leur est réinterprété en termes de valeurs et d'intérêt familial.

Elle [sa fille qui vit en banlieue] m'a demandé de déménager chez elle, mais je lui ai dit de m'excuser, je voulais vivre dans mon appartement tant que je pourrai y vivre. Je veux être capable de faire des choses pour moi-même aussi longtemps que possible. Je ne suis pas de celles qui croient que les enfants devraient prendre soin des parents quoi qu'il arrive. Je veux aller dans une maison pour personnes âgées. Vous voyez, vos enfants ont leur propre vie, pourquoi leur donner cette charge ? Je veux qu'ils me visitent souvent et qu'ils soient là quand j'ai besoin d'eux, mais pas qu'ils vivent avec moi et qu'ils aient à prendre soin de moi (Caterina, arrivée au Canada en 1956, veuve depuis 1953).

De nombreuses autres immigrantes affirment, elles aussi, qu'elles préféreraient vivre en foyer plutôt qu'avec un de leurs enfants si un jour leur santé les empêchait de vivre seules.

L'interdépendance et l'autonomie

La préférence pour une vie solitaire n'exclut en rien ni la proximité avec les enfants, ni des échanges intenses avec eux. À cet égard, on note une nette différence entre les immigrantes et les femmes nées au Québec, en ce que les premières vivent plus souvent à proximité de leurs enfants ; parfois, mère et enfants occupent des appartements séparés à l'intérieur de la même maison. De plus, les immigrées ont plus souvent des relations d'entraide intensives et quotidiennes avec l'un ou l'autre de leurs enfants, sinon avec plusieurs. Soulignons qu'il s'agit de tendances plutôt que de différences absolues. Certaines des immigrantes n'entretiennent que des contacts occasionnels avec leurs enfants adultes, tandis que quelques-unes des Franco-Québécoises ont des échanges de services presque quotidiens avec leurs enfants ; on trouve aussi quelques cas d'entraide entre frères et sœurs dans ce groupe. Mais il arrive plus fréquemment que les immigrées vivent à proximité d'un fils ou d'une fille avec qui elles entretiennent des contacts et des échanges fréquents. Les citations qui suivent illustrent les modèles typiques des trois groupes :

Ma fille a acheté cet immeuble [un duplex] et moi je suis venue habiter cet appartement. Je paie un loyer à ma fille, non pas parce qu'elle me l'aurait demandé, mais parce que j'ai les moyens de le lui payer et je ne veux pas l'exploiter. Je vais chez elle [dans le même immeuble] pour prendre soin de la maison et aussi pour faire ce qui est nécessaire. Souvent je fais les repas pour le moment où elle arrive du travail. Aussi, je m'occupe du jardin [...] Quand la famille s'en va en vacances, je vais avec eux ; l'an dernier je suis allée à l'Île-du-Prince-Édouard avec ma fille ; tout de même j'économise et je peux lui offrir des cadeaux [...] Normalement, je fais mes démarches toute seule, j'ai mon compte en banque à mon nom, mais s'il y a quelque chose de plus compliqué, je demande à quelqu'un du Centre portugais ou à ma fille de m'accompagner (Amalia, Portugaise, veuve depuis 1987, arrivée au Québec en 1967. Elle est analphabète mais a appris, au Québec, à signer son nom).

Je ne fais rien chez moi [...] Je n'ai qu'un petit appartement. Alors, je vais chez mon fils tous les matins pour préparer le déjeuner de mon petit-fils quand il arrive de l'école [...] Je fais un peu de ménage [...] Ma bru revient vers cinq heures et demie ; elle est trop fatiguée pour commencer le souper, alors je le fais pour elle. J'essaie de l'aider comme je peux, pas les travaux lourds, juste d'enlever la poussière. Pour moi, c'est un passe-temps et eux, ils sont contents que je les aide [...] Si on habitait plus près les uns des autres, je les aiderais beaucoup plus [...] je ferais la lessive, le repassage [...] Je leur donne des cadeaux [de Noël], moi j'ai les tiroirs pleins de vêtements qu'ils m'ont donnés (Caterina, 78 ans, veuve depuis 1953, née en Italie, arrivée au Québec en 1956).

Ils savent bien que je ne sors pas beaucoup, mais quand ils ont l'occasion, ils m'emmènent, ah oui, quand ils ont l'occasion ils m'emmènent [...] Si j'avais besoin ils m'aideraient [financièrement] mais je n'ai pas de besoin [...] Mon fils qui habite sur la rue à côté oui, si j'ai besoin de lui, là, j'appelle puis dans deux minutes il est rendu. Ils me donnent des cadeaux d'anniversaire, mais moi je n'en donne pas [...] Dans le temps des fêtes, ç'a été longtemps que c'était moi qui les recevais, on était à peu près une quinzaine à Noël, puis au Jour de l'an pour le souper. Je ne les reçois plus maintenant, c'est eux autres qui me reçoivent [...] Ah oui, c'est du travail, des gros groupes comme ça là, oui, parce que mon garçon, à Laval, il a cinq enfants, ça faisait tout de suite sept [...] ici, ils ont deux enfants, ça faisait quatre, puis j'avais mon frère, qui était veuf (Marie-Andrée, 82 ans, née au Québec, veuve depuis 28 ans).

On remarque que les immigrées qui entretiennent des rapports d'entraide avec leurs enfants peuvent y investir beaucoup de temps et de travail, et que, enfin, les échanges entre les générations vont dans les deux sens, thème que nous espérons approfondir dans une publication future. Notons que, en milieu rural portugais, les individus se valorisent dans une grande mesure par leur capacité de travail ; pour les paysans âgés, pouvoir encore travailler est source de fierté, c'est le fait d'un membre à part entière de la communauté (Meintel, 1989). Par contre, « donner du travail aux autres » est en quelque sort hon-

teux. Ce thème est évoqué souvent dans les récits des Portugaises et des Italiennes. Elles disent faire leurs démarches quotidiennes (aller à la banque, à la pharmacie, à l'épicerie) seules, non seulement par souci d'indépendance (motif invoqué par plusieurs), mais aussi pour « ne pas donner du travail » aux leurs.

Soulignons aussi que, malgré l'importance qu'elles accordent à leurs rapports avec leurs enfants, les immigrées insistent très majoritairement sur leur autonomie, financière et autre. Catherine, citée plus haut, tient à garder son propre domicile et, comme la grande majorité des femmes interviewées, à gérer ses propres finances, sauf en cas de maladie grave.

De plus, les immigrantes interviewées qui vivent avec un de leurs enfants tiennent à insister sur la liberté et l'autonomie dont elles continuent de jouir.

J'ai une chambre à moi seulement [...] Nous prenons le souper ensemble, mais pendant la journée, ça dépend [...] si je sors, je prends le déjeuner à l'extérieur. Bien que la maison ne soit pas à moi, je n'ai qu'à le dire à ma fille quand je veux inviter mes amies (Marta, 79 ans, Portugaise, veuve depuis 6 ans. Vit avec sa fille mariée).

J'ai mon propre salon, pour moi seule [...] Ils vivent avec moi, pas moi avec eux [...] Ils ont leur espace privé et moi j'ai le mien (Concetta, 70 ans, Italienne, veuve depuis 5 ans. Son fils, sa bru et leurs enfants habitent avec elle).

Solitude et isolement

Vivre seule ne semble pas être en soi une source d'angoisse pour les femmes interviewées, bien au contraire. Les immigrantes, en particulier, y trouvent des avantages nombreux et jusqu'alors inconnus (voir aussi Peressini et Meintel, sous presse). D'ailleurs, on remarque que l'une des femmes qui semble souffrir le plus de sa solitude habite dans le même immeuble que sa fille.

La grande erreur de ma vie a été de ne pas me remarier. La solitude est intolérable. Des fois je pleure toute la journée parce que je me sens seule. Je me tourne vers ma fille, mais elle travaille [...] C'est si difficile d'être seule (Lucia, 70 ans, Italienne, veuve depuis 23 ans. Elle habite le haut d'un duplex et sa fille le rez-de-chaussée).

Lucia, pourtant, ne veut pas vivre dans le même appartement que ses enfants ; elle a déjà fait l'expérience, deux fois, et dit qu'elle se sentait encore moins bien (voir la citation ci-dessus). Il semble qu'elle ait toujours éprouvé de l'angoisse et de l'isolement subjectif, et senti une tension auprès de ses enfants et de leurs conjoints.

D'autres veuves, dans les trois groupes, considèrent que la perte de leur mari ne sera jamais comblée, mais se trouvent bien entourées pour le reste. Une Portugaise, par exemple, confie que, malgré ses amitiés, les cours de français qu'elle suit dans un CLSC et ses rencontres avec d'autres Portugaises dans deux organismes communautaires, elle se sent souvent triste :

Ce n'est pas le fait d'être étrangère, ça me fait rien ; si j'étais dans mon village, ça serait la même chose. C'est à cause de la mort de mon mari. Il est mort tout d'un coup, pendant qu'il était en train de parler avec moi [...] Quand je me sens triste, je préfère rester seule chez moi (Deolinda, 63 ans, veuve depuis 10 ans. Elle est arrivée au Québec en 1981, après la mort de son mari. De 1979 à 1981 le couple vivait aux États-Unis).

Certaines réagissent au veuvage en multipliant leurs sorties ; d'ailleurs, pour certaines des veuves immigrantes, il s'agit d'une liberté qu'elles n'ont pas connue du vivant de leur mari. Une des Italiennes commente :

Si tu te remaries, tu dois écouter ton mari. Quand tu es seule, tu peux faire comme tu veux. C'est bon d'avoir cette liberté [...] de ne pas être collée à quelqu'un d'autre [...] Tu n'as pas à demander la permission pour aller quelque part [...] Moi, j'aime chanter. J'ai une bonne voix, alors j'aime aller au club, où je peux chanter. Si j'avais un mari, il me dirait, non tu ne peux pas (Maria, 63 ans, veuve depuis 11 ans).

De façon semblable, plusieurs Portugaises disent qu'elles sortent plus souvent depuis la mort de leur mari, malgré les critiques de certaines personnes de la communauté :

Il y a des Portugaises ici qui ont plus que 60 ans, quand leur mari meurt, elles restent enfermées dans la maison [...] Elles ont peur que les autres les remarquent et critiquent ce qu'elles font (Zaida, 76 ans, Portugaise, veuve depuis 5 ans).

Dans chacun des trois groupes, on trouve quelques femmes, très minoritaires il faut le dire, qui se plaignent d'une coupure avec leur famille et en éprouvent beaucoup de peine. Dans tous les cas, ces femmes compensent par la fréquentation d'amies et par des activités liées à des associations, mais elles ressentent toujours la brisure de ces liens plus intimes.

On remarque chez les immigrées, et surtout chez les Italiennes, que l'accès à un réseau d'amies, ainsi qu'à un entourage familial attentif, ne les empêche pas de ressentir un certain « isolement subjectif ». En plus de leur désir de « ne pas donner du travail aux autres », phrase qui revient très souvent dans le discours des deux groupes d'im-

migrées, on sent souvent la présence d'un interdit qui les empêche de dévoiler leur tristesse aux autres. Si elles se sentent tristes, la plupart des Italiennes et bon nombre de Portugaises disent qu'elles restent seules : à prier, à marcher, ou tout simplement à attendre que ça passe. (Voir aussi la citation de Deolinda, plus haut dans cette section.) Il est relativement rare que ces femmes mentionnent la possibilité de téléphoner à un membre de la famille ou à une amie. (Encore une fois, soulignons-le, il s'agit de tendances plutôt que d'un fait généralisé.) Par contre, la plupart des interviewées nées au Québec disent avoir recours à leurs proches quand elles ont le moral bas :

> Disons dimanche là, rendu à 11 heures, quand je n'ai pas de téléphone, je ne peux pas dire que je pleure, mais c'est sûr que j'aimerais ça qu'ils viennent [ses enfants et petits-enfants] par exemple, inquiétez-vous pas, je vais m'organiser, je vais appeler, je vais aller au cinéma, je vais aller au cimetière, j'ai ma belle-sœur, la sœur de mon mari qui rêve d'aller au cimetière quasiment toutes les semaines (Marcelle, 79 ans, veuve depuis 5 ans).

Les immigrées, d'ailleurs, n'ont pas toujours l'habitude de compter sur des amies. Beaucoup d'Italiennes ainsi que plusieurs Portugaises se vantent de *ne pas avoir* d'amies (elles n'évoquent jamais la possibilité de fréquentations masculines) ; se consacrer aux amitiés équivaut à de la légèreté et à de la négligence envers la famille. Cette attitude n'exclut toutefois pas la possibilité d'une certaine sociabilité, par exemple dans le cadre de regroupements de femmes de leur âge. Mais les rapports d'interdépendance restent, pour la plupart de ces femmes, concentrés à l'intérieur de la famille.

Peu de femmes touchées par cette enquête souffrent d'un isolement objectif. En fait, dans la mesure où certaines peuvent être dans ce cas, il s'agit surtout de deux femmes nées au Québec, âgées de plus de 80 ans, et dont les frères et sœurs sont morts. Par exemple, Marie-Andrée, la veuve de 82 ans que nous avons citée plus haut, est la dernière survivante d'une famille de treize enfants et elle a travaillé longtemps comme vendeuse. Elle est en bonnes relations avec ses enfants, dont un, un fils dans la cinquantaine, habite tout près d'elle. Mais elle ne les voit qu'occasionnellement, sauf pour leur demander un service. Une de ses brus téléphone de la banlieue tous les jours. Elle insiste sur le fait que ses enfants ont leur famille pour s'occuper et ne se plaint pas. Pourtant, elle n'a aucun contact avec les voisins, ni avec des amis, ni avec des clubs ou associations. Elle ne sort que pour faire ses courses, sauf quand ses enfants l'invitent. De plus, elle semble encore assez peinée par la mort de son mari, pourtant décédé depuis vingt-huit ans.

On ne peut cependant conclure, sur la base de cas comme celui-ci, que les femmes de plus de 60 ans nées au Québec seraient « plus isolées » que les immigrées de leur groupe d'âge. Premièrement, il faut prendre en compte les hasards de l'échantillonnage, qui font en sorte que nos interviewées de plus de 80 ans sont concentrées dans le groupe des femmes nées au Québec. Il se peut que l'âge avancé contribue à l'isolement (par exemple à cause de la mort des proches), même quand la santé physique n'est pas en cause.

Deuxièmement, les femmes immigrées les plus isolées ont été presque impossibles à joindre. Selon plusieurs de nos interlocutrices portugaises, ainsi que selon des personnes ressources contactées au début de la recherche, les immigrées qui souffrent le plus de l'isolement sont souvent contrôlées dans tous leurs contacts par leur famille. En effet, nous avons entendu parler, dans les entrevues, de cas de personnes âgées immigrées des deux sexes vivant presque séquestrées par leurs enfants, qui s'approprient leur pension et s'en servent à leurs propres fins. D'autres dont nous avons entendu parler se laisseraient exploiter dans l'espoir d'acheter l'affection de leurs enfants ou petits-enfants.

Cela dit, aucune des immigrées ne considère que le statut ou la condition des personnes âgées sont meilleurs dans leur pays d'origine, et presque aucune ne voudrait retourner y vivre. Au contraire, la grande majorité d'entre elles soulignent les avantages de leur situation actuelle par rapport à celle de leurs pairs en Italie ou au Portugal : transports publics (la plupart en dépendent), services médicaux, clubs et associations qui organisent des activités en groupe, normes plus permissives concernant le comportement des femmes âgées.

Le rôle des organismes communautaires

Pour la plupart des femmes interviewées, et surtout pour les immigrées, les organismes communautaires constituent une res-

source très importante. (Rappelons que les conditions de l'échantillonnage ne nous permettent pas d'affirmer que nos interviewées sont « représentatives » à cet égard.) Pour certaines qui sont nées au Québec et qui sont plutôt isolées, les associations orientées vers une clientèle âgée fournissent presque le seul contact social de caractère quotidien ; pour d'autres, les associations représentent une source de sociabilité qui ne dépend pas de leur famille, aussi bien qu'une source d'informations et d'aide pratique.

En plus de ces apports, les organismes et associations fréquentés par les immigrés leur offrent un point d'ancrage dans la société québécoise. Il s'agit, dans ces cas, soit de centres et services orientés vers une clientèle italienne ou portugaise, soit d'organismes communautaires qui adaptent leurs services à une population pluriethnique, et où se trouvent généralement des employés qui parlent leur langue. En plus des rencontres purement sociales, ces centres, associations et organismes offrent des activités éducatives qui sont fort valorisées et valorisantes du point de vue des femmes interviewées, notamment des cours d'alphabétisation (Centre portugais de référence et promotion sociale), des cours de français (CLSC St-Louis du Parc) et des activités de bénévolat auprès de membres âgés de leur groupe d'origine (plusieurs regroupements italiens et portugais).

Conclusion

Tout en reconnaissant les limites de notre recherche, en ce que nous avons touché surtout des immigrées qui se servent de ces groupes et services, nous dirons que nos données tendent à contredire la position de Gelfand (1982), pour qui le développement des institutions à caractère ethnique empêche les personnes âgées appartenant à des groupes immigrants d'accéder aux services disponibles dans la société en général. Nous partageons plutôt l'avis qu'expriment Bibeau et autres à propos des services de santé mentale, à savoir qu'il faudrait autant que possible « actualiser la politique d'accessibilité linguistique et culturelle » (1992 : 258). Comme le disent ces auteurs, il n'est pas question d'ajouter tout simplement la variable de la « culture » à une liste d'autres critères.

En effet, les résultats de notre recherche tendent à montrer qu'il faudrait que les services orientés vers les personnes âgées, et plus particulièrement vers les femmes âgées des communautés culturelles, soient vraiment accessibles en termes de langue et aussi en termes de lieu. Les services que les femmes âgées utilisent sont généralement situés à proximité de leur domicile, et le plus souvent dans des quartiers qui leur sont familiers ; dans le cas des immigrés, ils sont en outre marqués par la présence de leur propre groupe culturel[6].

En même temps, l'efficacité des interventions orientées vers ces populations dépendra d'une connaissance approfondie de leurs conditions de vie, qui seraient d'ailleurs variables d'un groupe culturel à l'autre. Il ne s'agit pas de surproblématiser les populations immigrantes, mais plutôt de reconnaître la spécificité de leurs expériences de migration, de leur formation culturelle et des ressources dont elles disposent. Les résultats de notre recherche démontrent que les femmes âgées immigrées ne sont pas figées dans des traditions séculaires, mais qu'elle ont adapté leurs activités, leurs perspectives et leurs attentes en conséquence de leurs expériences. Elles ne sont pas non plus des consommatrices passives par rapport aux services fournis par la société ou par la famille, mais sont au contraire actives aux deux niveaux, et par le biais des activités de bénévolat que patronnent les organismes de leur groupe culturel, et à travers le travail que beaucoup continuent à effectuer au service de leur famille.

Deirdre Meintel
Département d'anthropologie
Université de Montréal
Mauro Peressini
Musée des civilisations
Hull

Notes

1 Voir par exemple *Gérontologie,* 60, octobre 1986 ; *Accueillir,* 171, juillet-août 1990, et 184, mai-juin 1992 ; *Les Autres,* 26-27, mai-juin 1986 ; *Agenda culturel,* 99-100, décembre 1991-janvier 1992. Voir aussi *Études ethniques au Canada,* 15, 3, 1983, et *Migration Today,* 12, 3, 1982.

2 Nous tenons à remercier le Conseil québécois de la recherche sociale de son appui à la réalisation de cette recherche.

3 Nous remercions Julie Beausoleil, Marisa Bove, Maria Filomena Tavares Favila Perreira de Sousa et Michiko Kawashima, qui ont participé au travail d'enquête.

4 Nous remercions le Centro Donne, l'Hôpital Santa Cabrini et le Centre portugais de référence et promotion sociale, le Projet changement et le CLSC Saint-Louis du Parc pour leur collaboration.

5 Deux font exception : l'une est arrivée en 1980, l'autre est venue en 1924, avec ses parents.

6 Les rapports des trois groupes de femmes avec l'espace urbain sera le thème d'une future publication.

Bibliographie

AUGÉ, Marc. 1992. *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité.* Paris, Seuil, 150 p.

BIBEAU, G., A. M. CHAN-YIP, M. LOCK, C. ROUSSEAU et C. STERLIN, avec H. FLEURY. 1992. *La Santé mentale et ses visages. Un Québec pluriethnique au quotidien.* Boucherville, Québec, Gaëtan Morin et Le Comité de la santé mentale du Québec.

CLAUDE, Françoise. 1991-1992. « Les rides de l'immigration en France : un problème aigu », *Agenda Culturel,* 99-100 (décembre-janvier) : 10-11. Bruxelles.

CUNHA, Maria do CEU. 1990. « Grands-pères nomades », *Accueillir,* 171 (juillet-août) : 13-14.

GELFAND, Donald. 1982. *Aging: The Ethnic Factor.* Boston, Little, Brown.

HANNOUN, Michel. 1991. *Nos solitudes. Enquête sur un sentiment.* Paris, Seuil, 282 p.

KHAMVONGSA, Soumeth. 1990. « Rompre l'isolement », *Accueillir,* 171 (juillet-août) : 15-16.

MEINTEL, Deirdre. 1989. « Le nouveau troisième âge au Portugal », dans Georges LÉTOURNEAU et Renaud SANTERRE, éd. *Vieillir à travers le monde : contribution à une gérontologie culturelle.* Québec, Presses de l'Université Laval : 193-202.

PERESSINI, Mauro, et Deirdre MEINTEL. À paraître. « Identité familiale et identité individuelle chez des immigrantes italiennes : réflexions à partir de deux recherches », *Culture.*

ROSENTHAL, Carolyn J. 1983. « Aging, Ethnicity and the Family: Beyond the Modernization Thesis », *Études ethniques au Canada/Canadian Ethnic Studies,* 15, 3 : 1-36.

SAMAOLI, Omar. 1990. « La vieillesse au quotidien », *Accueillir,* 71 (juillet-août) : 10-12.

SAMAOLI, Omar. 1991. « Vivre vieux et vivre immigré en France », *Migrations et société,* 3, 16-17 (juillet-octobre) : 29-42.